

LA PLUIE  
DES PERSÉIDES



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les «analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information», toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2024  
7 rue Clément Ader  
56880 Ploeren  
[www.blh-editions.com](http://www.blh-editions.com)

Impression



Josselin  
(56)

Dépôt légal : Septembre 2024

IGOR DAVID

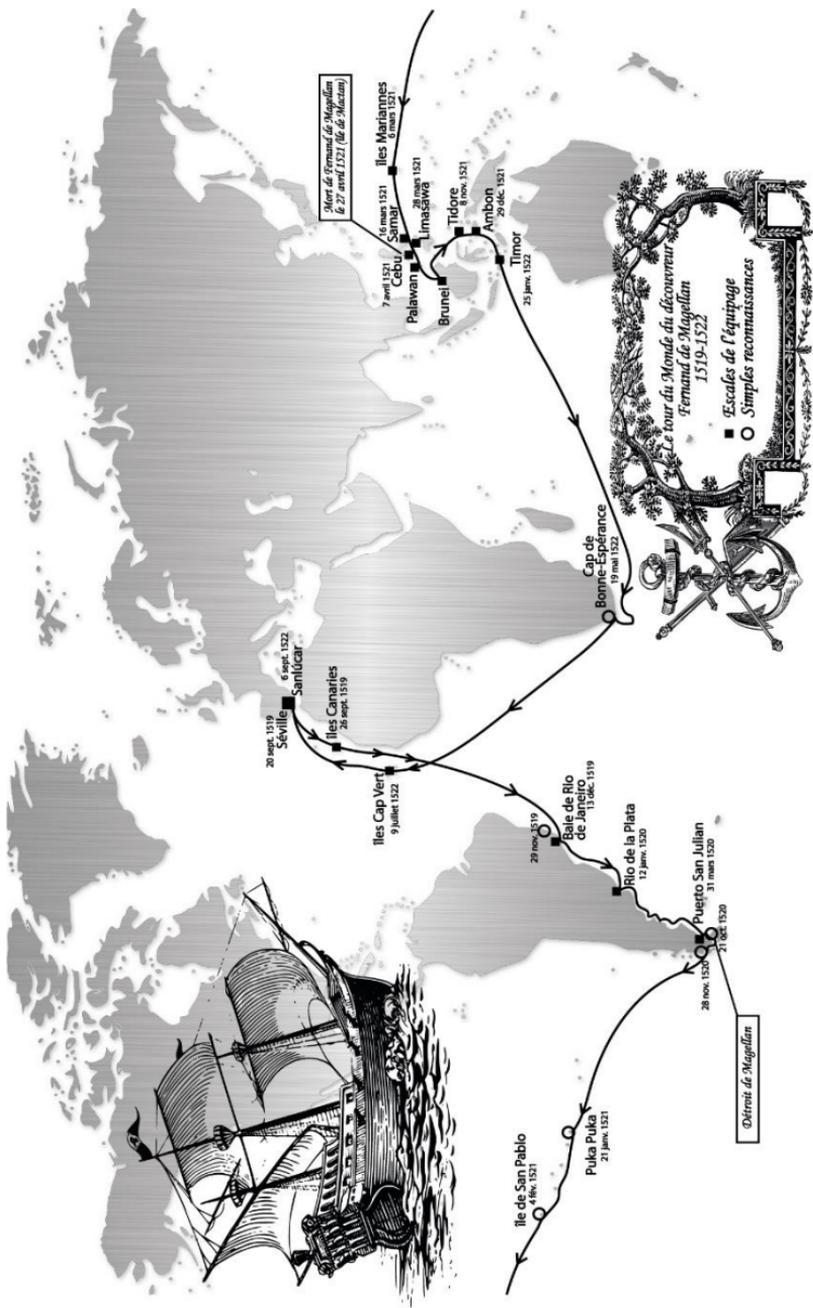
LA PLUIE  
DES PERSÉIDES

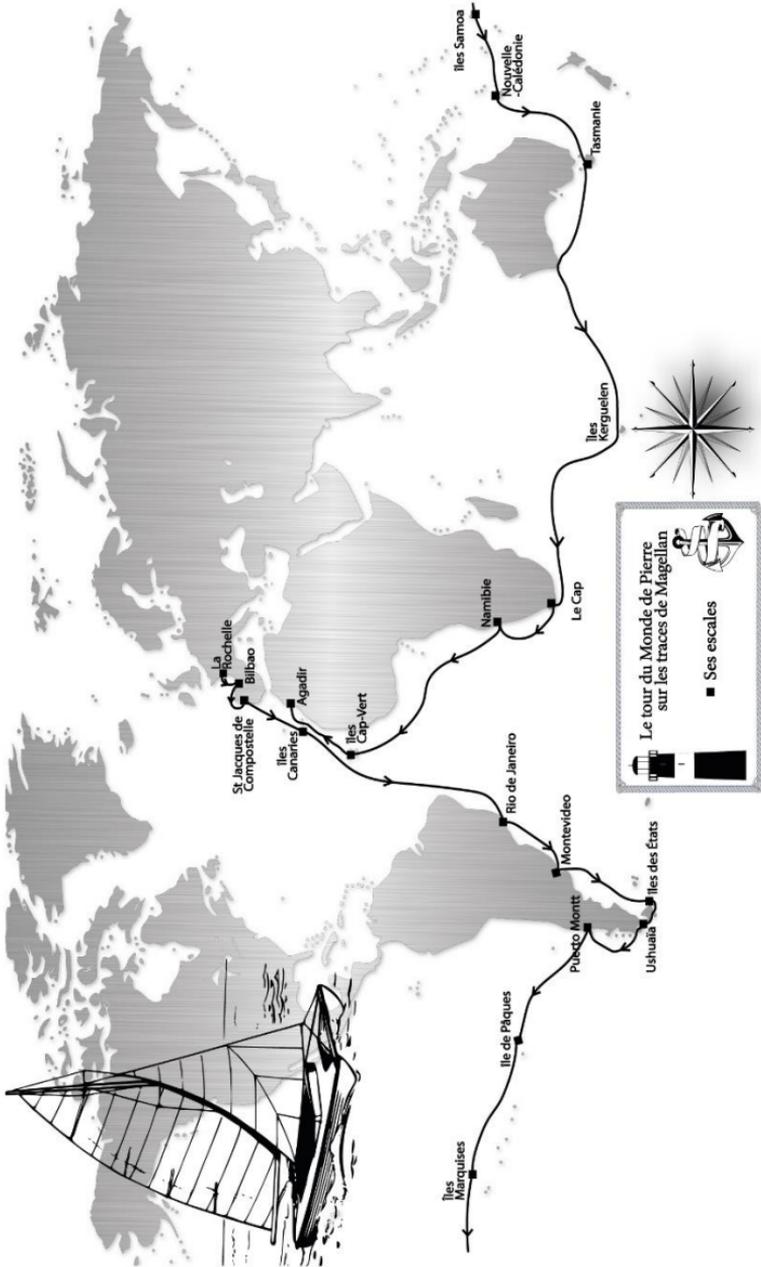






*À mon grand-père Roger.*





# 1

## Climats

La voile claqua révélant ce vers sublime de Baudelaire : *Homme libre, toujours tu chériras la mer.*

À travers l'épais crachin, on ne distinguait quasiment rien de la vieille ville mis à part la tour de la Lanterne qui dressait son ombre fantasmagorique au-dessus des remparts. L'atmosphère était oppressante, la mer plombée, lisse et sans vie. Seules quelques mouettes rieuses, encapuchonnées de noir, donnaient du relief de leurs ailes blanches au paysage monotone. Le bateau, dans un silence ouaté, frôla une bouée à tribord.

Pas une fois, tu n'avais manqué un de mes grands départs en mer. Petite robe rouge, cardigan noir, short en jean ou gros pull de laine, quelle que soit la saison, notre rituel était immuable : avant que mon bateau ne dépasse le phare du Bout du Monde, tu sonnais depuis la pointe des Minimés un coup bref de corne de brume et je répondais par deux coups longs. Alors ce matin, je jetais par

habitude des regards vers la côte. Bien entendu, nul bruit ne vint déchirer le brouillard : qu'espérais-je ?

Je relevai les yeux vers la grand-voile blanche. Ces mots que j'avais écrits il y a des années au marqueur noir m'apparurent soudainement comme un anathème : je n'étais pas libre, j'étais simplement condamné à vivre !

Une brise légère soufflait du nord-est, mais je préférais poursuivre aux moteurs jusqu'à laisser sur ma gauche l'île d'Oléron. Au-delà s'étendait l'océan immense. Je hisсай le spinnaker, envoyai la voile multicolore, puis fixai le cap plein sud sur le pilote automatique. Le bateau filait à dix nœuds. De retour dans la cabine, je me mis à écrire : *Petite robe rouge, flamboyante et lointaine apparition surplombant la mer, silhouette adorée...*

Cette évocation saisissante raviva aussitôt un flot de souvenirs heureux. Pourtant, la main tremblante, j'hésitai. Je devinais au-dehors les reflets changeants du ciel, l'air vibrant dans la voilure et les teintes assourdies par l'automne. Un faisceau de lumière tiède, tel un métronome, courait, lancinant, sur mon pupitre. Je l'observais, fasciné, puis tout s'assombrit en un instant.

« *Oh, mon Amour, pardonne-moi !* »

Une larme coula sur mon visage et noya d'encre noire la page immaculée. Blême de rage, je déchirai le premier feuillet de mon carnet, puis je réécrivis fébrilement : *Petite robe rouge...*

Quelques heures plus tard et au prix d'efforts insensés, cette image impressionniste et charmante s'était muée en cinq pages assombries d'une

écriture nerveuse. Dans un moment de lucidité froide, je réalisai que toute nuance m'était désormais interdite : mon monde chancelant n'avait plus qu'à m'offrir que tes traits lumineux et enchanteurs ou l'insoutenable tristesse de mon âme errante. Bien entendu, je connaissais les causes de ce terrible châtement : j'étais même celui qui avait laissé se déchaîner la tempête...

Ces mots, écrits d'un trait, m'avaient épuisé et je me retins une fois de plus de pleurer. Pour me redonner du courage, je descendis dans le flotteur bâbord et remontai une bouteille de Cognac, trente ans d'âge. Je m'en versai une première rasade que j'avalai cul sec. Le jouisseur, un peu prétentieux, que j'étais il y a encore quelques années, aurait crié au sacrilège face à une si grande indélicatesse, mais, ce matin, le breuvage n'avait comme seul emploi que de réchauffer mon âme.

Bien que rompu de fatigue, je saisis de nouveau mon stylo plume. Il me fallait absolument continuer, car jamais plus je ne retrouverai le courage d'écrire. Je repris donc : « *Mon tendre Amour, j'ai relu ce roman d'André Maurois que tu aimes tant. Quel ouvrage admirable, et le style un peu suranné ne gâche en rien le plaisir de la lecture ! Te souviens-tu de nos discussions littéraires dans le cocon rassurant de l'escalier-bibliothèque ?* »

Je continuais à écrire des heures durant ; des chapitres assez confus où se mêlaient souvenirs vaporeux, émotions vives de blessures encore béantes, inguérissables, excuses sincères... Cet

examen de conscience en pleine mer, loin de m'apaiser, m'avait donné le tournis. Je savais cependant que c'était une catharsis nécessaire. Finalement, je m'arrêtai vers dix-sept heures, exténué. Le ciel, presque noir, annonçait déjà la nuit. Je fixai de nouveau un cap sur le traceur de route, allumai les feux et réglai le radar afin de prévenir tout risque de collision.

Comme j'avais fini la première bouteille de spiritueux, je redescendis dans les quartiers gauches et remontai un flacon de whisky, un pur malt japonais exceptionnel, floral et fruité. Je me dis, à raison, que j'avais bien mérité cette récompense après l'effort de mémoire et d'introspection consenti. L'âme presque apaisée, je m'allongeai sur ma couchette. La mer, tel un écrin, m'enveloppait tout entier. Avec une extrême acuité, je percevais à présent le moindre de ses frémissements. La mer... seule capable de me consoler. Je choisis *Les Nocturnes* pour magnifier cette quiétude inhabituelle. Les premières notes tragiques de l'opus dédié à mademoiselle Duperré, expression d'une douleur presque insupportable, mêlées aux vapeurs sublimes et fleuries du breuvage me transportèrent rapidement loin du navire...

— Bonne nuit, mon amour, je t'aime.

— Bonne nuit, papa. Moi, je t'aime encore plus.

— Impossible !

— Je t'aime jusqu'au ciel.

— Et moi, jusqu'au soleil.

— Moi, plus haut encore, jusqu'aux étoiles.

— Allez, dors bien mon bébé.

— Papa, ne ferme pas trop la porte.

— Bonne nuit.

Je me réveillai en hurlant. J'allai étouffer. Mon cœur était comme pris dans un étau, serré à en éclater. Je rampai lamentablement vers la salle de bains et je vomis tout mon désespoir.

En remontant à quatre pattes vers la cabine, je heurtai la bouteille de whisky : vide, évidemment ! Dehors, le ciel brûlait déjà haut dans le ciel et le pilote automatique me vrilla immédiatement les tympans avec ses bips-bips incessants.

Sur le pont, Mimie, qui avait décidément le pied marin, se dandinait à la proue du bateau et agitait fébrilement la queue. En m'entendant, elle se retourna nonchalamment et me jeta à travers ses longues moustaches un regard brillant, comme si elle avait voulu dire : « Allez, dépêche-toi, s'il te plaît, viens vite voir au lieu de dormir. Tu vas rater le spectacle ! »

En tout cas, c'est ce que je devinai à travers la brume épaisse qui noyait mon cerveau. Je m'approchai et, jetant un regard par-dessus le bastingage, je constatai qu'un groupe de dauphins jouaient à nous distancer. Je me souvins alors d'une magnifique mosaïque de marbre ornant la maison d'un riche patricien sur le site de Volubilis. Les mêmes cétacés qu'aujourd'hui s'y agitaient, rieurs et joueurs, sous un ciel d'azur. Je me mis alors à espérer un instant que ces frères marins me souhaitaient un voyage sous les meilleurs augures.

L'enchantement fut malheureusement de courte durée. Éclaboussé par trop de soleil, je plongeai de

nouveau dans une profonde torpeur et m'effondrai sur le trampoline. Mimie, sensible à mon chagrin, vint se blottir contre moi et nous passâmes ainsi la matinée à regarder les vagues se fendre sur l'étrave...

## 2

# Bilbao

Je venais tout juste d'obtenir mon diplôme d'architecte, et toi, tu entamais un master d'histoire de l'art à l'université Paris 1 lorsque nous nous sommes rencontrés.

Après les fêtes de Noël, je t'avais proposé un week-end à Bilbao. Je venais de toucher mon premier salaire et j'étais bien décidé à dépenser sans compter cette manne providentielle. Je voulais absolument voir le musée Guggenheim, tout du moins l'enveloppe extraordinaire créée par Frank Gehry.

Sur le moment, tu ne m'as pas paru très enthousiaste. Dehors, un ciel morne glissait ton sur ton sur les toits de zinc du Quartier latin. Je t'ai laissé boudier puis j'ai replongé dans mon roman policier. Tu es passée deux ou trois fois devant moi, comme le font les chats cherchant un peu d'attention, exhibant tes jambes magnifiques, ta petite culotte blanche en dentelle et ton tee-shirt moulant. Je voyais bien ton manège, mais j'ai feint l'indifférence sachant très bien que cela te rendrait folle. Dépitée, tu as finalement renoncé. Je jubilais

et, pourtant, tu ne peux pas imaginer mon supplice en te voyant partir paresseusement vers notre chambre. J'ai tendu l'oreille : tu pianotais sur mon ordinateur.

Emmitouflé dans une couverture moelleuse, j'ai poursuivi tranquillement ma lecture. Trente minutes plus tard, tu es réapparue le sourire aux lèvres. Quand partirons-nous à Bilbao ? Les yeux pétillant d'impatience, tu as évoqué une exposition de Kandinsky. Pendant près de deux heures, tu m'as parlé d'art abstrait, du tableau *Bordure blanche*, de l'âme russe, de Dostoïevski, d'ondolements de couleurs pures. Il y avait aussi cette rétrospective de Lee Krasner, figure emblématique de l'expressionnisme abstrait qui t'intéressait au plus haut point. Tu étais intarissable et ton monologue aurait pu durer encore des heures si je n'avais commandé des pizzas.

Comme par magie, en entendant sonner l'interphone, tu as tout oublié : le Pays basque, la peinture, les motifs floraux et baroques, *Crime et châtiment*, les œuvres non figuratives, le mouvement *American Abstract Artists*... Tu t'es levée d'un bond pour te précipiter vers la porte. L'art était terrassé par une calzone grand format, des bruschettas aux aubergines et une bouteille de Chianti. Sans te soucier du livreur qui te dévorait des yeux, tu as humé les vapeurs qui s'échappaient du grand sac en papier kraft et tu as refermé précipitamment la porte.

Trois semaines plus tard, nous quitions la grisaille parisienne. La RATP était une nouvelle

fois en grève, la pluie froide tombait serrée, le périphérique était totalement bouché ; pourtant, ce jour-là, rien n'aurait pu entacher notre bonheur.

Dans l'avion, une fois nos ceintures bouclées, tu t'es précipitée sur le menu. Je dus alors convenir que ton énergie débordante dépendait d'un apport massif et régulier de nourritures les plus diverses. C'était d'ailleurs totalement en ligne avec les lois de la thermodynamique, ce qui me rassura !

\*

Penché sur la rivière Nervión, le Guggenheim m'impressionna beaucoup. Cette œuvre architecturale captivante et révolutionnaire, faite d'un ensemble de formes tourbillonnantes, étincelantes et métalliques, dégageait une aura presque magique. En tout cas, le jeune maître d'ouvrage que j'étais en resta bouche bée. L'ensemble futuriste était comme un bateau de titane, de verre et de calcaire qui, ondulant sous la lumière, était prêt à larguer les amarres.

On ressentait – je ressentais – cette énergie nerveuse qu'ont tous les skippers à la vue du fuselage effilé d'un navire de course. Toi, tu trépignais d'impatience, alors que je mitraillais le bâtiment sous tous ses angles avec mon appareil reflex flambant neuf. Dans l'atrium, baigné d'une clarté enchanteresse, l'audace architecturale était tout aussi visible : galeries de circulation suspendues dans les airs, plafonds porteurs, charpentes métalliques complexes...

Nous commençâmes la visite par la grande galerie destinée aux sculptures monumentales. Des

copeaux torsadés d'acier patiné, haut de près de cinq mètres, nous accueillirent. Tu m'appris qu'il s'agissait d'une œuvre intitulée *The Matter of Time* du sculpteur américain Richard Serra. Je me tus. Nous entrions dans ton univers et je m'accrochais à tes lèvres.

De ce jour, j'ai conservé dans la cabine de mon bateau cette photo de toi où je te surpris alors que nous jouions à cache-cache au milieu de ces structures extravagantes et rouillées. On imagine facilement en te voyant sur le tirage noir et blanc le cri de joie que tu poussas alors. Je t'embrassais encore et nous poursuivîmes notre promenade.

Quatre heures plus tard, fourbus et ravis, nous prîmes un taxi pour rejoindre notre hôtel. Au cours des trois jours qui suivirent, nous ne vîmes rien de Bilbao. Nous passâmes notre temps à faire l'amour dans notre petite chambre avec vue sur mer. C'est tout juste si nous sortions pour dévorer des empanadillas, des tapas à l'anchois, des txistorras et des beignets de calamar frits... Le tout accompagné systématiquement d'une ou deux bouteilles d'un excellent vin blanc produit dans la région.

\*

Après deux jours de mer depuis La Rochelle et faute de vent, j'approchais des côtes basques espagnoles à un rythme de sénateur. La capitainerie du port m'indiqua où amarrer mon bateau et, après avoir complété les formalités administratives, je pris un café dans un troquet, j'achetai des timbres

dans la boutique adjacente, puis je fis signe à un taxi.

— *Buenos dias, quiero andar al museo Guggenheim, por favor*, lançais-je dans un espagnol approximatif.

— *Andar o ir ?* ricana le chauffeur.

— *Ir* si ça te chante, mais roule ! dis-je en français, sans desserrer les dents.

Le chauffeur de taxi me retourna un regard méchant. Outre mon impolitesse, il faut dire que je ressemblais plus à un clochard qu'à un touriste. Je lui tendis un billet de cinquante euros pour l'amadouer.

— Vite, s'il vous plaît, ai-je rajouté plus calmement.

J'en eus pour mon argent ! Nous avons traversé la ville sur les chapeaux de roue et moins de quinze minutes plus tard, le taxi me déposa devant le musée. Un peu honteux d'avoir maltraité le conducteur, je lui laissais un généreux pourboire.

Je n'étais pas revenu à Bilbao depuis plus de vingt ans. Sous un ciel gris et une pluie fine, le musée avec ses écailles luisantes et ses formes tarabiscotées me donna l'impression d'un monstre hideux tout juste sorti des eaux troubles de la rivière toute proche.

Où était passée l'œuvre magistrale de mes souvenirs ? Je suis tout de même rentré. À l'intérieur, la même désillusion : volumes alambiqués, froids, ternes. J'ai acheté un billet. Tu devais bien être là quelque part. Dans le reflet d'une porte vitrée, j'ai cru t'apercevoir. J'ai continué à te

chercher des heures durant, haletant, le regard embué. Quelquefois, tu chuchotais à mon oreille, des mots doux et familiers. Je fermais les yeux, espérant la caresse chaude de ton souffle sur ma nuque. Rien !

J'ai continué à errer parmi les sculptures, fiévreux, furieux, la peur au ventre. Ainsi, tu n'étais pas venu... Devais-je rester ? Silences... Non, tu ne viendrais pas, finissais-je par comprendre. Tu devais être ailleurs, beaucoup plus loin, inaccessible et cachée, au Cap-Vert, en Amérique du Sud ou profitant des eaux cristallines d'une île polynésienne.

Alors, j'ai repris un taxi et j'ai réservé une chambre près du port. Après avoir pris une douche, je me suis endormi presque immédiatement. La nuit, morne, sans rêves et sans cauchemars, fut un trait ininterrompu de dix heures. Au réveil, le même ciel maussade m'accueillit, les mêmes silences aussi.

Où étais-tu mon Amour ?

\*

Sur le chemin de la capitainerie, je repensais à mes récents écrits. Mon journal de bord – qui n'en était pas un au sens des lois maritimes – était parfaitement inutile. Qui le lirait d'ailleurs ?

Pourtant, comme me l'avait conseillé il y a longtemps déjà un thérapeute, revivre le passé était une démarche nécessaire. Mais, fallait-il tout dire pour vivre à nouveau ? Quelle importance finalement ! L'acte d'écrire, comme bien souvent, m'avait temporairement soulagé.

Arrivé à quelques mètres du bateau, Mimie, qui enfermée dans la cabine avait dû reconnaître ma démarche, se mit à miauler de toutes ses forces. Elle me fit une grande fête lorsque je la libérais. Cette preuve immodérée d'affection balaya un court instant mon chagrin. Impatient, je préparais à la hâte notre départ.

Quelques heures plus tard, sans même me retourner, je quittais la ville basque. Un vent frais, enivrant, nous transportait à vive allure. Convaincu de t'avoir manqué de peu, j'envisageais déjà de nombreuses routes. Finalement, une fois à quelques miles des côtes, je choisis celle qui me parut la plus courte et je mis le cap plein est, en direction de la Galice.

.../...